

La réalité du risque et sa représentation

MARIE-FRANÇOISE COUREL ET ANNE-MARIE FRÉROT

À EN CROIRE LES PARTISANS DU PROGRÈS, le mythe cartésien se serait enfin réalisé : l'homme serait devenu maître et possesseur de la nature. Pourtant, en cette fin de siècle, d'innombrables dangers menacent l'homme et ceux-ci n'ont jamais été autant médiatisés. Pluies acides, déchirure de la couche d'ozone, effet de serre, désertification, séismes, inondations, avalanches, coulées boueuses, pollution généralisée... Notre habitat court un risque.

Mais ce risque, qu'il soit naturel, technologique ou de société, ne reste-t-il pas un aléa ⁽¹⁾ ? Quelle peut alors être la réalité d'un événement plus ou moins prévisible, dans une aire plus ou moins délimitée et d'une durée indéterminée ?

Joël Bonnemaïson souhaitait développer le thème de la « perception différenciée du risque ». C'était pour lui le lien évident entre les études sur l'environnement que mène Prodig et la géographie culturelle. On ne saurait en effet aborder les questions de risque sans analyser la relation qui s'établit entre une société et une situation jugée potentiellement

grave, sans étudier la manière dont les populations concernées se sentent ou non en danger. L'analyse du risque est du domaine des représentations ; elle suppose une étude des modalités de construction et de circulation d'une interprétation collective ; elle s'attache aux relations étroites entre cosmogonies, pratiques et discours. Les quelques exemples développés ci-dessous montreront comment chaque culture, chaque région, chaque groupe assume des fragilités propres et alimente une géographie des risques.

Le risque entre réalité et imaginaire

Les catastrophes révèlent périodiquement que le risque est une réalité tragique et non pas une crainte inventée. Cependant, les hommes ont tendance, d'une part à croire que les effets catastrophiques annoncés « n'arrivent qu'aux autres », d'autre part à refuser d'intégrer la réalité du risque. C'est le cas souvent dans les pays du Sud où les règles que l'on veut imposer viennent généralement du Nord, des pays riches. Si certaines sociétés craignent que l'inondation, les criquets ne détruisent la récolte ou que la sécheresse ne la rende impossible, d'autres redoutent la surproduction. Là, des enfants se nourrissent sur les dépôts d'ordures,

1. Ce qui est conditionné par le hasard et la chance, qui a une apparence de vérité, semble plutôt vrai que faux ; probabilité que l'événement survienne, mesure de l'incertitude...

ici on multiplie les systèmes de contrôle de qualité alimentaire. Toute représentation du risque implique donc une forte connotation affective et le relais d'un discours social et culturel. Elle est la conséquence d'une projection de sens et de valeurs sur certains événements ou certaines pratiques et non pas une détermination objective du danger. Les risques pointés renvoient aux modes de vie, aux valeurs du groupe ; ils reflètent une cosmogonie et une morale en actes.

Entre vulnérabilité et sécurité, risque et prudence, de tout temps, l'homme a appris à vivre avec *Les fureurs de la Terre* (Allègre, 1987) longtemps imputées à la volonté divine d'éprouver les hommes ou à des forces occultes, comme le « Grand Dragon » (2) et le « Namazu » (3) des archives japonaises et chinoises. Les offrandes que les autorités indonésiennes jettent dans le « cratère-dieu » du Gualungung pour faire bénir leur règne, la cérémonie sacrificielle népalaise du « puja » ou le « feng shui » (4) de la cosmologie chinoise dont le respect éloigne du danger sont du même registre. Toutes les sociétés dressent des formes sociales et culturelles de conjuration des

risques ; si elles se protègent par des modes de défense empiriques (prospective, cyndinique, plans...), elles ne se privent pas du recours à l'au-delà et repoussent la peur par des incantations, des vaudous, des rites, des prières, des cérémonies qui confortent le lien social. De plus, la référence au geste divin implacable sert à absoudre, à déculpabiliser, à rejeter les responsabilités et « constitue une sorte d'appel mystique à un surnaturel qui, du merveilleux à l'horrible, berce encore nos mentalités » (R. Vié le Sage, 1989).

Le risque, inhérent à la condition humaine, possède ainsi des dimensions symboliques et imaginaires qui provoquent un sentiment de peur bien ancré dans de nombreuses sociétés. Dans ces représentations, l'homme évitera la catastrophe par sa bonne conduite : croyance, fidélité, respect de la tradition, charité... ; dans un autre ordre d'idée, le fatalisme des gouvernants-aménageurs, leur autosatisfaction si le risque n'est pas devenu réalité, la réappropriation de la catastrophe et la bonne conscience des pays du Nord face aux risques du Sud à travers les remèdes, les aides apportées – l'envoi de couvertures au Cameroun (pays tropical) lors des émanations de gaz du lac Nyos n'en est qu'un exemple. La « protection » ainsi obtenue est le droit à défier la Nature et à choisir l'exposition au danger. À cela s'ajoute aisément ce que Claude Lacour (1994) nomme le syndrome de l'OMA (Oui mais ailleurs), principe générique du droit à la liberté dans « mon » environnement et à la négation du risque. Les Anglo-saxons utilisent le sigle NIMBY (*Not in my backyard*, pas dans ma cour).

Parallèlement au sentiment d'un droit à la sécurité et à la « laïcisation » du risque (J. Delumeau, 1989), se développe, en Europe et aux États-Unis, tout au long du XIX^e siècle, la croyance dans le progrès scientifique. Pourtant, à la fin des années cinquante et au début des années soixante, divers accidents alertent l'opinion. Windscale (GB, 1957),

2. Nom donné par la tradition chinoise à l'animal habitant les profondeurs de la Terre et dont la colère secouait les montagnes et les plaines.

3. Poisson-chat géant séjournant dans la vase et responsable des séismes dans la tradition japonaise.

4. L'accident d'un avion de la RNAC (compagnie népalaise) en 1984 n'a-t-il pas été attribué à l'absence de « puja » qui aurait dû marquer la mise en service de l'appareil ? Pour les Taïwanais, la série noire qui frappe la banque centrale de Taïwan ne peut s'éclairer qu'à la lumière de la géomancie : sa localisation et son architecture souffrent d'un mauvais « feng shui » – littéralement « vent » et « eau » –, science de l'harmonie, inscrit au cœur de la cosmologie chinoise. Le « feng shui » repose sur la croyance que la Terre est parcourue de souffles dont la captation permet d'éviter les risques. Armés de boussole, les géomanciens émettent des avis sur l'orientation des habitations ; ce sont des consultants-gourous bien plus influents que les experts internationaux. Tous les pays d'Extrême-Orient ont recours à leurs services.

paracycloniques ou parasismiques, les pluies artificielles au Sahel ou les modèles de surveillance géologiques et météorologiques...

Dans les villes des pays en développement, la négligence des problèmes de risques urbains en a fait des obstacles au rendement du travail et du capital. Au Pérou, par exemple, l'absence de redressement a conduit à une inflation rapide, à la suppression de presque tous les investissements publics et, finalement, à une catastrophe en matière d'environnement urbain : l'épidémie de choléra qui ravagea Lima en 1989-1990. La surpopulation de ces villes y est d'autant plus un facteur de vulnérabilité que le site est lui-même générateur de risques. De la manifestation météorologique ou géologique, qui ne présente qu'un intérêt scientifique, au cataclysme, il n'y a que la distance qui sépare les milieux vides des habitats. L'expansion urbaine peut conduire les populations à occuper progressivement des espaces dangereux, et ce d'autant plus que les habitants sont pauvres et les terrains bon marché. Les exemples dans les pays du Sud sont nombreux, qu'il s'agisse des inondations au Bangladesh en novembre 1970 (400 000 morts), du séisme de Mexico de 1987 (100 000 logements détruits ⁽⁶⁾, etc. La concentration urbaine est également génératrice de flux, de pollution automobile et industrielle, de déchets. Si l'éruption du Nevado del Ruiz fait 25 000 morts en 1985, « *ce n'est pas parce que la colère du volcan aura été 25 fois plus forte qu'en 1845. 25 000 morts tout simplement parce que la richesse des plateaux à l'entour du rio Lagunia, l'explosion démographique et l'absence complète de politique d'occupation des sols auront, en l'espace de 140 ans, contribué à placer là où elles devaient être touchées 25 fois plus de cibles humaines* » (Vié le Sage, 1989). En 1845, la Colombie comptait 3 millions d'habitants, en 1985, 30 millions.

6. 42 000 appartements seront reconstruits sur les lieux du séisme.

De même, quelle était la réalité du risque sur le site de Nouakchott avant son extension ? 600 habitants en 1950, la ville nouvelle est prévue pour 10 000. Il y en a 700 000 en 1998. À Nouakchott, comme dans tous les pays en développement, le traitement des déchets et des résidus industriels n'est pas une priorité. Les ordures ménagères font la joie des troupeaux urbains, les gravats, les huiles de vidange, les produits toxiques (plomb, cadmium et mercure) sont dispersés au nord de l'agglomération sur de vastes étendues. Il est vrai que les sites pouvant servir de décharge sont rarissimes. Les eaux usées s'infiltrent dans les dépôts coquilliers qui forment le substratum de la ville. Sans doute participent-elles à la pollution de la nappe salée superficielle ou des lentilles d'eau douce exploitées par les maraîchers. Des actions ont été entreprises par les autorités mauritaniennes et les services spécialisés : ceinture verte, fixation des dunes, déplacement de populations... Sont-elles véritablement à la mesure du risque ? Ainsi, le quartier de Mellah min Haytek (« tire le sel de ton mur »), situé dans la sebkha a été déplacé à Saada (« la belle »), au sud-est de la ville, entre Arafat et Ryad, à la suite des inondations de 1997. Il semblerait cependant que la vraie raison du déguerpissement soit plus foncière qu'environnementale : déjà quelques parcelles sont réappropriées et des villas se construisent. Quant aux habitants interrogés, ils ne se sentent pas concernés par les risques d'inondation, d'ensablement, de pollution qui sont nettement à l'arrière-plan de leurs stratégies de survie. Le Mauritanien d'origine nomade a toujours vécu au jour le jour dans un environnement désertique, se déplaçant lorsque « le camp est usé ». Pourtant, en terre d'Islam, tout risque doit être évité. Différents hadiths le rappellent : « *Lorsque vous vous couchez, ne laissez pas le feu allumé dans vos maisons* » ; « *Redoutez les actes qui apportent la malédiction : la défécation sur un chemin public et dans les lieux*

ombragés où s'abritent les gens... ». L'amoncellement des immondices dans les villes et les risques sanitaires qui en découlent sembleraient donc très éloignés des pratiques traditionnelles. Problème de recompositions identitaires, sociales et culturelles ou tout simplement d'absence de conscience du risque ?

**En guise de conclusion :
la représentation du risque,
un concept opératoire**

La réalité du risque est encore peu étudiée dans le milieu scientifique francophone (7). Évolutive, diffuse, produit de rapports dialectiques entre des représentations et des pratiques, la problématique du risque est géographique dans la mesure où elle privilégie les hommes et les lieux dans leur temps et n'a de valeur qu'en fonction des sociétés qui l'assimilent dans leurs images et leurs pratiques, donc dans leur culture. Mais dénouer l'écheveau des évaluations scientifiques, des considérations politiques, des interrelations multiples, psychologiques, affectives, sociologiques, économiques implique une démarche transdisciplinaire.

Beaucoup de questions restent posées, en particulier celle des enjeux du risque autour du lobbying politique, économique, militaire et industriel. Pourquoi certaines informations restent-elles confidentielles ? Quelle est la valeur de l'interdiction de consommer des épinards en Allemagne après Tchernobyl et celle de l'autorisation accordée en Alsace ? Comment hiérarchiser le risque ? Y a-t-il des populations qui valent moins que d'autres ? Comment évaluer le risque ? En pertes humaines, en dommages assurés, en coût, en

responsabilités ? Les chiffres ne rendent pas compte des situations géo-économiques et socio-politiques.

À une époque où le progrès scientifique engendre autant de risques, qu'il en élimine ou en révèle d'anciens inconnus jusque là, développer ce thème de recherche, c'est peut-être participer à la prise de conscience de nos sociétés face aux risques multiples, mais c'est surtout confronter discours et pratiques et, par là, contribuer à éviter les échecs des politiques de l'environnement lorsqu'elles ont pour but de modifier des comportements.

BIBLIOGRAPHIE

- Allègre (C.), 1987. *Les fureurs de la Terre*. Odile Jacob, Paris, 245 p.
- Bailly (A. S.) (dir.), 1996. « Risques naturels, risques de sociétés ». *Economica*, 103 p.
- Ball (D. W.), 1972. « What the action is : a cross-cultural approach ». *Journal for the theory of social behaviour*, vol. 2, n° 20.
- Blancher (Ph.), 1997. « Risque et densité ». *Annales de la Recherche urbaine*, n° 67 : 108-116.
- Bertolini (G), Brakez (M.), 1997. « Le déchet, indicateur social : le cas des ordures ménagères à Agadir (Maroc) ». *Géographie et cultures*, n° 24 : 91-112.
- Courel, (M.F.), 1998. « Nouakchott, ville à risques multiples ». In Frérot (dir.), « Espaces et sociétés en Mauritanie ». *Fascicules n° 33*, Urbama : 47-55.
- Delumeau (J.), 1989. *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*. Fayard, Paris.
- Douglas (M.), 1992. *Risk and Blame. Essays in cultural theory*. Routledge, Londres et New York.
- Dourlens (C.), 1996. « Villes, risques et périls ». *Annales de la recherche urbaine*, n° 40 : 3-10.
- Lacour (C.), 1994. « Intégration environnement-aménagement : fondements théoriques ». *Revue d'économie régionale et urbaine*, n° 4 : 537-556.

7. Très en retard par rapport aux anglophones ; les analyses menées concernent surtout les manifestations du risque (crises paroxysmiques).

À Joël Bonnemaison, le Voyage inachevé...

Lagadec (P.), 1981. *La civilisation du risque*. Seuil, Paris.
Le Breton (D.), 1995. *La sociologie du risque*, PUF, Que sais-je ? 128 p.
Nicourt (C.), Girault (J.M.), 1997. « Environnement et relégation sociale, l'exemple de la ville de Saint-Denis du début du XIX^e siècle à nos jours. *Natures, sciences, sociétés*, vol. 5, n° 4 : 23-33.

Thouret (J.-C.), D'Ercole (R.), 1996. « Vulnérabilité aux risques naturels en milieu urbain : effets, facteurs et réponses sociales ». *Cahiers des sciences humaines*, vol. 32, n° 2 : 407-422.
Vié le Sage (R.), 1989. *La terre en otage*. Seuil, Paris, 250 p.
Yi Fu Tuan, 1974. *Topophilia*. Oxford University Press, New York.

